

Avant-propos

Base aérienne de Creil, fin des années 1970, une nuit, une alerte : un adjudant de l'Armée de l'air règle le radar d'altitude d'une bombe atomique AN-22 et s'apprête, avec son équipe, à la charger sous un bombardier Mirage IV. Est-ce un exercice ? Le président Valéry Giscard d'Estaing a-t-il donné un ordre d'engagement ? À quoi pense cet homme ? À son épouse enceinte et sa fille qui dorment à quelques centaines de mètres ? Se dit-il que Creil est sans doute une cible prioritaire d'une frappe nucléaire soviétique ?

Dix ans plus tard, après avoir quitté l'Armée, il passe ses vacances d'été chez son beau-frère sur les hauteurs de Camaret-sur-Mer avec une vue de nuit sur les éclairages des dépôts d'armes nucléaires et de missiles de la base de l'Île-Longue. Il parle encore de la bombe, il la connaît, il l'a touchée, a vu un cœur nucléaire, « c'est chaud » disait-il et le raconte souvent à son fils. Ce garçon devient plus tard professeur d'histoire-géographie, affecté dans un lycée de Cherbourg avec vue sur la rade, mais aussi « l'Arsenal » où les sous-marins nucléaires français sont assemblés. La maison achetée sur les hauteurs de la ville permet même, d'observer les essais en mer des sous-marins. La presqu'île de Cherbourg, le Cotentin, avec l'usine de recyclage des déchets nucléaires, un centre de stockage et la centrale de Flamanville où est construit le fameux réacteur EPR, constitue l'un des sites les plus nucléarisés du monde. Toutes les familles y sont devenues « nucléaires », chacun connaît quelqu'un qui vit de cette industrie. Les élèves de ce professeur ont leurs parents qui y travaillent... une fois, il tente même, à leur demande, un débat en éducation civique sur le nucléaire et doit péniblement trouver des volontaires pour porter la contradiction : « D'accord, mais on est quand même "pour", monsieur ! » Ce professeur finit par devenir historien du nucléaire, il y a une sorte de destin, cet adjudant c'était mon père, ce professeur, c'est moi.

Que le lecteur me pardonne de m'attarder sur mon environnement personnel : je souhaite ici m'exprimer à la première personne pour expliquer ma démarche. Les choix de la France, l'importance accordée à l'atome dans mon pays ont fait de mon histoire familiale une histoire nucléaire tout comme celle de mes compatriotes à qui l'on expliquait dans les publicités EDF des années 1990 qu'une perceuse est « nucléaire » puisque 80 % de l'électricité française l'est. Étudier le nucléaire provient d'une interrogation fondamentale à propos de mon père : « Pourquoi ? » Oui, pourquoi manipuler une arme nucléaire ? Pourquoi la placer sous un avion qui peut décoller et la délivrer sur sa cible ?

Je dois confesser que j'emprunte ce récit autobiographique à l'historien britannique Éric Hobsbawm qui débute l'avant-propos de *L'âge des empires* en 1987 par le récit de

la rencontre de ses parents à Alexandrie. Il le justifie car « pour chacun d'entre nous, il existe en effet une zone crépusculaire entre l'histoire et la mémoire » et il se dit convaincu du « lien indissoluble qui existe entre destin collectif et destin individuel ». L'ouvrage présent doit ainsi beaucoup à mon histoire mais aussi à mes rencontres, en particulier à mes maîtres et maîtresses, conscients ou inconscients. Ma volonté de comprendre le présent grâce au passé et de devenir historien est née grâce à Michelle Heuzé, enseignante de CE1-CE2 à Saint-Malo dans les années 1980 puis fut entretenue par Hervé Ledu, professeur d'histoire-géographie de 4^e et 3^e. Je dois ensuite beaucoup au P^r Roger Dupuy à l'université Rennes 2, à mon oncle Patrice Pincé pour l'éveil de ma culture politique, à Nicole Lucas pour avoir fait de moi l'enseignant que je suis devenu, à Jean-Yves Canoville, modèle du professeur bienveillant que je m'efforce d'être et, bien sûr, au P^r Frédéric Bozo, mon directeur de thèse, pour sa capacité à encourager ses étudiants à se dépasser et prendre goût au travail rigoureux.

J'évoque des maîtres et maîtresses inconscients car ce travail a évolué sous leur influence. J'ai une pensée fréquente pour Robert Paxton expliquant dans l'avant-propos de *La France de Vichy* qu'il n'a pas réalisé la thèse qu'il avait commencée en raison de son constat du mutisme qui existait en France à propos de ce passé : il se devait le comprendre. Mon travail, se limitait, à l'origine, au débat stratégique français des années 1980, c'est-à-dire, essentiellement les réflexions d'experts. Je me suis lancé dans cette aventure en 2014, quelques mois après l'annexion de la Crimée à un moment où la recherche en histoire se préoccupait moins de stratégie depuis la fin de la guerre froide et où le fait nucléaire devenait quasiment ignoré, y compris dans mon entourage qui aimait alors rire de mon sujet, sauf quelques amis allemands qui avaient manifesté contre les euromissiles au début des années 1980. Tout a changé depuis : je soutiens ma thèse quelques mois après le début de la guerre d'Ukraine et sur un sujet en rapport avec l'opinion vis-à-vis du nucléaire. J'ai donc moi aussi évolué. La raison en est que dans les séminaires que je commençais à fréquenter, la quasi totalité des intervenants tenait pour acquis un « consensus » sur la dissuasion nucléaire en France et l'adhésion à la politique de défense gaulliste. Ceci se retrouve effectivement dans les sources de mes premières recherches. Sceptique, j'ai changé la temporalité du sujet pour remonter aux origines ce qui m'a remémoré la lecture de Fernand Braudel sur les temps de l'histoire. J'ai été conforté dans ce choix par Leopoldo Nuti et David Holloway lors du *Nuclear History Boot Camp*, formidable moment de stimulation intellectuelle, organisé en Italie par le *Wilson Center* de Washington, pour les jeunes chercheurs. Ce choix, alors audacieux, tant la critique de la notion de « consensus » était difficile, a été soutenu par Frédéric Bozo, je le remercie sincèrement de sa confiance.

Mais, au fait, pourquoi faire de l'histoire?... nucléaire et travailler sur les opinions? J'ai réalisé cet ouvrage pour mon épouse et mes trois enfants, même si, après tant d'années de recherche, je les ai rendus, d'un certain point de vue, allergiques au nucléaire. Le fait nucléaire est une transformation majeure de nos sociétés qui doivent vivre avec la capacité d'une destruction totale en cas d'engagement. Cet ouvrage ne prend pas parti et je me suis juré, comme Raymond Aron qui s'est donné pour objectif dans sa jeunesse de « comprendre », de ne pas aller au-delà comme chercheur. Je n'exprime ici d'autre engagement que celui de l'attachement à la démocratie. Le problème d'un travail de recherche sur le nucléaire est que celui-ci reçoit toujours le soupçon du « pour ou contre? » et qu'il est toujours « trop » pour les uns et « pas

assez » pour les autres. Si l'on me trouve à la fois « trop » nucléaire et « trop » critique, mon objectif est atteint.

Passionné par les questions politiques, je suis souvent frappé de la mauvaise foi et de la capacité à manipuler des situations lors des débats ou l'adoption de postures sans conviction pour plaire à telle ou telle catégorie de l'électorat. Certes, c'est le jeu, mais cela m'a appris à ne jamais prendre un fait affirmé et réaffirmé pour acquis et vrai, sans vérification préalable, déformation professionnelle d'historien. Pour moi, intégrer dans un sujet sur le nucléaire, les dimensions politiques, stratégiques et les relations internationales est un moyen d'aider les citoyens, experts et décideurs à choisir ce qu'ils estiment être les meilleures options possibles pour l'avenir de chacun. En démocratie, les citoyens doivent comprendre quelles mécaniques aboutissent à des décisions qui engagent leur existence, y participer. J'espère y contribuer.

